

—Mais si je devais vous croire, s'écria-t-elle égarée, qu'aurions-nous fait ? Que seraient les autres ? que serais-je, moi ?...

—Je vais vous le dire : une enfant... et, pardonnez-moi, ce qui va avec : une égoïste !... Votre tante, — Dieu ait son âme ! — à été une fanatique ou une folle, c'est la même chose. Votre pauvre père... nous le savons bien, mon Dieu !... un étourneau !

—Et Richard ?

—Un martyr, dit gravement Osmin.

Simone courba la tête, puis fit une dernière question :

—Et Thomas ?

—Celui-ci, affirma Osmin, avec autant d'assurance qu'en eût pu montrer la défunte lady Eleanor, celui-ci est un polisson... à moins qu'il ne soit un misérable. Et le pire de l'affaire, c'est qu'il se trouve entre Richard et vous, qu'il vous tient, qu'il vous dirige, que vous ne pouvez pas vous passer de lui, que de lui seul enfin dépend votre sort à tous les deux !

XII

Thomas Erlington était resté deux jours sans reparaitre à l'hôtel d'Avron. Quand il y revint, ce fut avec un air triste d'enfant repentant et malheureux, bien fait pour attendrir ceux qui ne lui connaissaient aucun tort, celle même qui aurait quelque raison de lui en vouloir.

Simone se laissa toucher ; un peu de froideur témoigna seulement à Thomas qu'elle se souvenait de son offense, offense bien vénielle, après tout, car peu de femmes en veulent à un homme de les aimer et de souffrir sans espoir.

Quand il fut bien assuré d'avoir obtenu son pardon, il s'enhardit jusqu'à le solliciter.

—Je dois vous excuser, dit-elle tristement. Ne faut-il pas que je me résigne à toutes les conséquences de ma position ?

Il tomba presque à ses pieds pour protester de son respect, et ses protestations étaient si chaudes qu'elles ressemblaient encore à des protestations d'amour.

Puis de nouveau, il se tût, il s'efforça d'imposer silence à ses sentiments.

De lui-même, il fuyait les tête-à-tête, il redevenait simplement amical, fraternel avec une déférence, une réserve de plus qui, seules, trahissaient l'effort, et, presque aussitôt, il vit se produire insensiblement chez Simone la métamorphose sur laquelle il avait peut-être compté.

C'était Simone, à présent, qui le recherchait, prenant une sorte d'imprudent plaisir à défer ce danger qu'elle ne craignait plus. A certains moments, on aurait pu même la trouver provocante, et un jour, doucement, sa mère l'avertit.

—Prends garde, mon enfant, à ce que l'on pourrait dire, à ce que ce jeune homme pourrait penser !

Cet avertissement fit sourire Simone, et ses grands yeux bruns brillèrent d'un éclat redoublé, si bien que Mme d'Avron trouva, pour la première fois, sa fille un peu trop jolie, et songea, non sans une certaine satisfaction, au prochain départ de Thomas que rappelait à Erlington le soin de toutes les affaires de Richard, restées entre ses mains.

La veille de ce départ était venue.

Pour que tout se passât suivant les règles, un dîner d'adieu fut offert, réunissant, comme toujours, quelques amis.

Simone était très en beauté, très en verve.

A deux ou trois reprises, près d'elle, Thomas se troubla.

Un orage, se préparant à éclater, emplissait la maison d'une chaleur lourde, mettait dans l'air un fluide énervant. On parlait beaucoup ; on abordait les sujets brûlants ; la politique, la religion, la morale. Les discussions s'excitèrent, après le dîner, à la lueur fulgurante des éclairs qu'on apercevait par les fenêtres entr'ouvertes du salon. Près du piano, dans un recoin, derrière un grand tableau posé sur un chevalet, Simone venait de porter une tasse de café à Thomas, et elle restait avec lui, prolongeant une causerie futile qui paraissait vouloir mener à autre chose.

Puis, Thomas se tenant prudemment sur la réserve, elle se remit à parler de Richard, ce qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, et elle demanda :

—Avant de partir, dites-moi la vérité. Vous croyez, n'est-ce pas, qu'il ne reviendra jamais ?

Thomas n'osait lui donner cette certitude, mais, dans ses faibles dénégations, elle pouvait la trouver.

—Alors, dit-elle, s'accoudant au piano et faisant semblant d'examiner les figures chinoises de son éventail, tout est fini pour moi ainsi ? Ni jeune fille, ni femme, ni même veuve, n'ayant ma place nulle part, en dehors de toutes les catégories ; enfin, une épave misérable de la société, voilà ce que je suis désormais, pour toute ma vie... et j'ai dix-neuf ans !...

Thomas comptait bien que cette crise viendrait, mais il ne l'avait pas crue aussi proche, et il hésitait, mal préparé encore.

Elle jeta sur lui un regard singulier, puis, avec un emportement qu'elle ne pouvait plus contenir :

—Celui qui m'a réduite à cela, suis-je tenue encore de le ménager ? Ce sort inacceptable, suis-je tenue de m'y résoudre ? Dites-le-moi, vous, monsieur Erlington.

Elle était surexcitée, bouleversée, hors d'elle-même.

Si jamais moment avait été propice à Thomas, c'était bien celui-ci. Il s'avança, et résolument :

—Si vous ne voulez pas de ce sort, qui donc, dit-il, vous empêcherait de le changer ?

—De quelle façon ?

L'éventail s'agitait plus vite. Les yeux bruns étincelaient. Il y avait dans ce front une résolution déjà formée que mûrirait le moindre encouragement, derrière ces lèvres, des mots qu'une parole ferait jaillir.

A peine intelligible, la voix de Thomas reprit :

—Vous pouvez... vous devez redevenir libre, libre d'être heureuse, libre d'être aimée !...

Sans s'indigner, faiblement, elle alléguait :

—Mais je suis mariée !

—Oh ! si peu !

Elle l'avait enhardi jusqu'au persiflage, et comme elle ne protestait pas, il reprit avec plus d'assurance encore :

—Richard n'est votre mari que de nom, et ce nom même, vous avez le droit de le lui ôter.

Un triomphe éclaira la physionomie de Simone.

—Oui, le divorce, dit-elle avec une tranquillité qui prouvait combien déjà cette idée lui était familière. Mais, pour cela, il faudrait...

—Quoi ?

Le souffle ardent de Thomas l'avait effleurée sans qu'elle reculât. Seulement, par hasard, l'éventail se brisa entre ses doigts, tandis qu'avec une feinte timidité elle achevait :

—Pour ma réputation... pour ma conscience... il faudrait que l'initiative vint d'un autre... que je fusse forcée de reprendre ma liberté.

Elle s'éloignait vivement ; elle en avait dit assez pour que Thomas comprît ce qu'elle lui demandait de faire, et il comprenait aussi qu'en la servant, ce serait lui-même qu'il servirait.

Le lendemain, comme il l'avait dit, il s'en alla, et une quinzaine de jours après, M. d'Avron faisait à sa femme cette morale attendrie :

—Comme on risque d'être injuste en voyant toujours le mal partout ! Ce pauvre Thomas, que tu commençais à suspecter, n'a cessé de travailler à une réconciliation, et il y a peut-être réussi, car il m'envoie, pour Simone, une lettre de Richard.

Mme d'Avron voulut remettre elle-même la lettre, légèrement désappointée de voir sa fille ne manifester aucune surprise, ne pas se hâter, au moins en sa présence, de rompre le cachet.

Même, une fois sa mère partie, Simone attendit encore un instant. Elle gardait entre ses deux mains la petite enveloppe toute blanche, très mince, qui devait ne contenir qu'un court billet, et sur laquelle Richard n'avait pas même écrit son adresse, n'osant lui donner ni le nom qu'elle tenait de lui, ni son nom de baptême, le vrai nom d'une femme, que jamais il n'avait eu la douceur de prononcer.

Et quand elle se fut décidée à ouvrir la lettre, ses yeux s'obscurcirent en lisant ces premiers mots :

“ Ma chère cousine.”

Ainsi, pour lui déjà, elle n'était plus rien qu'une indifférente, pas même une ennemie. Ce sentiment familial qu'il voulait lui garder semblait prouver, mieux que toute chose, l'extinction d'un autre sentiment, et, sans même un reproche, il lui disait :

“ J'ai beaucoup réfléchi. J'avais cru d'abord que mon absence vous rendrait votre liberté, mais cela ne suffit pas. Pour mon repos comme pour votre bonheur, le simulacre de lien qui existe entre nous doit disparaître, et ni votre Église ni un tribunal quelconque ne refuseront la rupture d'une union apparente. Vous êtes jeune, vous referez votre vie, assez heureusement, j'espère, pour oublier les chagrins passés. C'est le souhait le plus ardent de

“ Votre affectionné,

“ RICHARD.”

Il ajoutait en *post-scriptum* qu'afin de leur éviter à tous deux les ennuis que cause l'intervention de la justice dans les affaires privées, il chargeait Thomas Erlington de s'entendre avec une personne de confiance, par elle désignée.

Elle avait lu, relu et relisait encore ces quelques lignes, s'arrêtant à examiner chaque lettre, chaque courbe de cette magnifique écriture anglaise, claire et ferme, l'écriture de Richard. Elle tenait ce papier qu'il avait touché. C'était la première manifestation directe,